



*Cette langue devient
un laboratoire géant que
l'on partage avec tous
ceux qui le veulent.*

LES ATELIERS D'ÉCRITURE, UNE IMPOSTURE ?

STÉPHANIE FOUQUET

Ce texte témoigne d'un cheminement, un parmi tant d'autres, dans les stages du secteur poésie écriture du GFEN.

Premiers pas : Le travail de la langue à travers le collectif

L'atelier est un lieu qui permet de réinterroger le rapport à la langue. *Je réinterroge ce que j'écris, car ce que tu écris me donne à écrire autrement.* Lorsque les matériaux s'échangent, chaque transformation impulsée, chaque réappropriation fait bouger le regard, interroge cette langue en travail pour nous, par nous, au travers des autres.

Quand le texte se met à exister, quand il est lu, il peut se jouer un ordre nouveau dans le rapport aux mots. Un petit mouvement, ou un énorme bouleversement peut dire quelque chose de ce qui se vit, là et maintenant.

Après une première socialisation, écrire encore c'est faire évoluer sa posture. Parce que la diversité portée par le collectif permet de se projeter autrement dans l'écriture, permet de se rendre compte de la multitude de postures face à l'écrit.

Qu'est ce qui se joue, dans ces textes qui grandissent ? A chaque fois l'atelier vient reposer la question et dérange. Car à chaque atelier l'alchimie des mots créée dans le groupe est différente. Chaque atelier est une expérience unique qui s'ajoute aux autres. L'articulation entre moi et les autres y est infinie. L'écriture devient alors processus en construction.

Les textes, comme aventure partagée, fruit d'une recherche conscientisée

Non, les ateliers ne sont pas des lieux d'expression. Les ateliers peuvent libérer de l'enfermement, du besoin d'expression et de reconnaissance, en interrogeant ce qui se joue du rapport à la langue. Cette langue devient un laboratoire géant que l'on partage avec tous ceux qui le veulent. Le texte est alors le fruit de cette aventure, entité indépendante sur laquelle il est possible de repérer les leviers, les tensions. Le texte n'est plus l'expression de soi, mais lieu de constructions possibles, lieu de projection ouvert à tous ses lecteurs. Le texte prend son autonomie, car il est issu d'une démarche qui peut être conscientisée.

Socialisation, rencontre ou confrontation ?

Pourquoi socialiser ? Pour le besoin d'exister ? D'être reconnu dans des partis-pris ?

La rencontre permet, à un moment donné, à deux chemins de se croiser et de se faire dévier l'un l'autre. Elle aide à se situer dans ses choix, permet d'entendre d'autres choix, qui viennent parfois contrarier ceux que l'on fait. Plus les choix de l'autre sont éloignés, et plus la confrontation pousse aux arguments. Le débat agrandit le sentiment de compétence.

La rencontre permet de s'ancrer dans une réalité. Elle désamorce des résistances car il faut faire malgré tout, l'autre en est le garant. On ne peut plus refuser d'essayer. On se désaliène de la peur de perdre. La rencontre confronte, c'est à chaque fois un nouveau challenge. La confrontation permet de se construire. Je m'identifie, construis mon identité par la compréhension de mes

ressemblances et différences. Si je les conscientise, les choix se font, choix d'engagements, ou bien refus.

Mais le piège est de se confronter en gardant, en s'accrochant à des schémas de hiérarchisation des oeuvres. Une chanteuse lyrique, qui a pris beaucoup de cours de chant classique, écoute un jour, un joueur de balafon, venu spécialement de Côte d'Ivoire avec un instrument fabriqué en respectant la tradition. Elle s'écrie : « *C'est insupportable ça, il est faux son instrument !* ». La rencontre est-elle possible ? Le balafon est faux si on recherche une gamme tempérée occidentale. L'oreille se ferme. De quelle rencontre peut-on parler ? Rencontre ou confrontation ?

Mais alors qu'est ce qu'une oeuvre ?

Ecrire en me disant que ce que je fais ne sera jamais aussi bien que ce qu'ont fait d'autres avant moi, à quoi bon. Créer en courbant les épaules, comme si je n'avais pas vraiment le droit d'exister, ou alors en sous produit, avec des sous considérations... Quand on n'est pas du côté de ceux « savent » et sont reconnus socialement, on est sans cesse tiraillé entre le besoin, la nécessité de créer et l'impossibilité de s'y confronter entièrement car au dessus de nous de « vrais » artistes ont déjà fait mille fois plus fort.

C'est une barrière mentale qui nous permet de rester sagement à notre place. Elle nous empêche. La dynamique de groupe de l'atelier ne suffit pas toujours à la lever. Derrière cette barrière, c'est toute une représentation de notre rapport à l'oeuvre, de notre rapport au monde qui vient nous empêcher.

A un moment, pour pouvoir marcher, il faut pouvoir se relever.

Moi aussi, je veux créer, avec la fierté de savoir que ce que je fais, est la marque de ce que j'ai à faire au moment où je le fais, et que pour ces raisons ce texte est inestimable car il se place dans un processus inestimable.

Pour y arriver, je dois démonter les représentations que je me fais de l'oeuvre, de son inaccessibilité. Sinon, le combat est trop épuisant et perdu d'avance. C'est donc à la représentation de l'oeuvre que je m'attaque. Celle que je m'en fais et qui gère mon autocensure.

Une tentative de définition temporaire pour sortir de l'ornière

Savoir ce qui fait oeuvre ? Difficile. C'est comme comprendre ce que veut dire tomber amoureux ! C'est quand on le vit qu'on peut se dire, tiens, là oui, il se passe quelque chose qui transforme. Rencontrer une oeuvre, c'est se confronter à une perception sensible qui fait rupture. La rupture oblige, dérange, déconstruit et fait évoluer nos représentations, notre rapport au sensible.

L'oeuvre serait un moment de rencontre où la rupture qu'elle présente entraîne une modification de perception, une altération dans la chaîne de nos représentations, et une reconstruction de nouvelles représentations qui permette d'appréhender plus largement le domaine du sensible.

Ce qui fait oeuvre, c'est ce qui se joue du sujet et de son rapport au monde sur un point crucial qui déstabilise ce rapport et rend le sujet autre. Autre dans ses conceptions de la littérature, autre dans son rapport au corps, autre dans son écoute de la musique. Car cela déplace la représentation qu'il s'était faite de la littérature, de la danse, de la musique.

Y a-t-il une hiérarchisation entre les « vraies oeuvres » et les autres ?

L'œuvre dépend de celui qui la reçoit, donc de son bagage culturel. Personne ne peut détenir à lui seul toute la culture que renferme ce monde. Notre bagage n'est que parcellaire. Donc pour chacun le rapport à ce qui fait œuvre évolue au fur et à mesure de ses rencontres.

Harry Potter, a bousculé plus d'un. Ce livre a fait œuvre pour beaucoup. Pourtant, une fois le livre lu, l'ouverture à d'autres récits du genre, permet de voir en quoi ce récit n'est qu'une pâle réplique de la littérature fantastique. Mais pour beaucoup, ce livre a fait œuvre.

Un enfant qui s'est lancé dans une improvisation poétique au festival d'Uzeste, a produit chez moi une transformation forte. Il interrogeait du haut de ses huit ans, son rapport à la langue, à la poésie. Il partageait son rapport au monde dans une complexité qui lui était propre, avec une grande justesse. Il a produit une forme de poésie orale que je n'avais encore jamais entendue. Peut-être que pour d'autres, ce qu'il a fait n'a pas produit le même effet. Et pourtant pour moi il y a eu transformation. Mais pour qui d'autre cet enfant a-t-il fait œuvre ?

Faire oeuvre ! Tous Capables ?

Est-ce que ce que je produis transforme ? L'autre me renvoie ce que je produis, l'autre me transforme. Ce que je transforme produit, sur l'autre, produit sur moi. La rencontre se fait dans ses aller-retours. Faut-il se poser plus de questions ? C'est le rapport au monde qui se joue.

Qui peut décider de l'extérieur, de qui fait oeuvre ? Celui qui

détient les connaissances ? Celui qui sait ? Que faire de ce sentiment terrible d'étrangeté vécu aujourd'hui, après avoir dit un texte dans la rue, dans une salle, sous des projecteurs ? Cette action a imprimé la marque de ce que je donne maintenant, dans la mémoire sensible de ceux qui ont reçu. C'est parce qu'ils ont reçu que l'instant ne m'appartient plus.

Autorisons-nous à faire oeuvre ! Malgré tout ce que nous ne savons pas !! La création nous relie au monde, à cet espace même où tout explose en nous, de nos recherches qui trouvent.

De l'atelier à la recherche poétique

L'écriture est une recherche qui ne sait pas où elle va, ne voit pas le chemin qu'elle prend. Elle trouve une brisure, une dissonance, qui se crevasse, pousse un peu plus loin le sujet hors de la maîtrise, pousse vers l'abîme, un pied dedans et l'autre tendu vers l'inférieur. Le chemin pris déplace et contraint. Le chemin se trouble vers une finalité.

L'improvisation poétique orale et l'écriture

En quoi l'improvisation et l'écriture peuvent se rencontrer. En quoi elles sont liées et nous permettent d'accélérer des processus de créations, ou de conscientisation de nos choix.

Quand on improvise, à un moment il faut choisir un mot, plutôt qu'un autre. Ce mot doit avoir toute la légitimité de l'instant. S'il n'est pas juste, il le saura tout de suite. Il voudra presque retourner dans la bouche. Mais comme il aura été dit, il faudra s'en servir, et trouver les mots autour qui vont lui donner tout son intérêt, qui vont nous surprendre de l'avoir choisi lui plus qu'un autre. Et le processus de création est là, en route devant

nous. On se laisse surprendre par l'enchaînement des mots et la force de réajustement, réaction qu'ils ont les uns envers les autres. On devient presque spectateur, on écoute les mots nous dire où ils veulent aller.

Lorsque l'impro est finie. Le soir, dans le lit, elle se redéroule dans notre tête. Et là, on prend conscience que dans le feu de l'action, on a été obligé de faire des choix que l'on n'avait encore jamais fait. Pourquoi ce mot-là, à ce moment, avait envie de retourner dans la bouche, alors que d'habitude il sonne bien ? Qu'est ce qui est nouveau dans ce que j'ai vraiment à écrire maintenant ?

Comment j'ai fait pour dévier ce mot qui sonnait faux, l'utiliser autrement ? Là émerge de nouveaux choix qui ne demandent qu'à être approfondis. L'improvisation sert l'écriture, car tout va plus vite.

Mais réciproquement, il est nécessaire d'écrire pour improviser. On peut ainsi réactualiser des textes, en les soumettant aux aléas du présent, avec des schémas déjà intériorisés.

Les ateliers d'écriture ne servent à rien ?

La force des ateliers est de nous permettre de prendre conscience de nos partis-pris, de les assumer pour pouvoir mieux les dépasser. Il ne sera jamais possible de « savoir » écrire. C'est justement parce qu'on ne sait pas écrire, qu'on le fait. On écrit pour « *ouvrir une oreille sur l'inconnu.*¹ ». Et à chaque fois, on se découvre de nouvelles failles, de nouveaux gouffres. Et à chaque fois un nouveau défi vient nous ramener à l'état de fragilité.

¹

Le secteur écriture rassemble des gens venus de chaque coin de France. Et c'est rassurant de voir qu'à Grenoble, à Bayonne, à Bordeaux, à Uzeste, à Nîmes, à Toulouse d'autres dynamiques se construisent, se déconstruisent². Chacun de nous fait rebondir le « tous capables » sur son terrain d'action.

On peut toujours rejoindre un lieu, une ville où l'on peut débattre de cette écriture. Ca s'écrit de la déchirure parfois, dans cette obligation de vivre quand on ne sait pas où on va. L'atelier nous ouvre les portes de nos bibliothèques, les oeuvres contemporaines et celles du passé prennent force face à nos écueils. Parce que maintenant et jamais, on ne peut continuer à écrire de la même façon. Alors on a besoin du débat, de l'autre, de découvrir une autre ivresse, un autre engagement et des courroies de verbes qui s'emmêlent, des transmissions imprécises, des raccourcis de printemps.

On s'emballe ! Oui, parfois, dans les débats, on s'emballe et ça dérape sur les replis de l'imaginaire.

Puis un jour, un collectif artistique se décrète. Tout rempli de ses peurs. Des improvisations poétiques se vivent au milieu de tous ces artistes, se sentant à la fois tout petit et terriblement présent. Tous capables... de trouver son défi.

L'atelier peut permettre de se poser plus vite des questions de fond si la phase de réflexion finale est abordée de manière à ce que chacun prenne conscience du vide qu'il a pu avoir sous ses pieds, et de la manière dont il s'y est pris pour ne pas tomber.

Un atelier réussi, ne réussit pas à chaque fois, et pas pour tout le monde. Et pourtant, si la phase de retournement s'opère au moment du bilan, ne serait-ce que pour une personne, l'atelier est réussi, car le débat s'est ouvert pour lui... et pour les autres.

² Villes dans lesquels agissent activement les membres du secteur poésie.

STÉPHANIE FOUQUET

Je suis une nuée, un nuage parti de rien. Du jour où je me suis laissée crocheter par le ruban noir, j'ai perdu ma naïveté. Et ce jour-là, j'avais beau me tromper, je continuais mon chemin tout droit. Je suis alors devenue un nœud aérien. Certains l'appellent la nuée. C'est à dire, un resserrement de ruban jusqu'à créer un tassement de matière. Peut-on appeler ça un nœud de sens ou de non-sens. Sans stabilité apparente, je me suis mise à errer dans les limbes sans direction prévisible. Ce jour là j'ai rencontré la fierté. Il est bien dangereux de donner de la fierté à une nuée. Elle peut prendre des apparences à déjouer les plus hardis des raisonnements humains. Alors je me suis mise à voguer au-dessus des mers et des océans. Jusque là je ne faisais de mal à personne. Une nuée prise dans un nœud de sens en libre circulation dans l'atmosphère terrestre.

Le danger a commencé lorsque les hommes se sont mis à veiller. Ils n'osaient plus dormir, à cause des cauchemars de la guerre. Comme ils ne dormaient plus, les tensions se cristallisaient par dessus leurs chaumières. A l'endroit où le ciel n'est plus éclairé par les réverbères. Un jour, terrible de pleine lune, la cristallisation a été particulièrement intense. Les idées se sont perdues et je me suis retournée, nuée de douleur, parmi les nuages, plus noire qu'un ciel d'orage. Mon errance avait alors la vraisemblance de l'hiver avec une pointe d'aigreur dans les volutes.

Certains se croyant permis m'ont appelée folie. Je ne suis pourtant qu'un froissement de peur qui s'acharne sur un même morceau de ciel. Je n'ai pas la pâleur des nuages, mais je peux tuer si je le souhaite, je peux détruire la lumière et cacher la terre entière, comme la vapeur de poussière née d'un volcan en colère.